

Riccardo Muti lâche la baguette à l'Opéra de Rome

Le maestro, las des grèves à répétition et des problèmes budgétaires, a annoncé son départ

Musique

Rome
Correspondant

Même si elle est rédigée dans un style très diplomatique, la lettre de démission envoyée par le chef d'orchestre italien Riccardo Muti aux autorités dont dépend l'Opéra de Rome peut se résumer à ce seul mot : « *Basta!* » *Basta* les grèves à répétition, *basta* les relations plus que tendues avec les syndicats, *basta* la gestion au jour le jour sans que l'avenir de l'institution lyrique soit jamais assuré. « *Malheureusement*, écrit le maestro dans sa lettre rendue publique lundi 22 septembre par la presse italienne, *malgré tous mes efforts pour contribuer à votre cause, les conditions pour garantir ma sérénité et le succès des représentations ne sont pas réunies.* »

Nommé chef honoraire « à vie » en 2011, le plus grand chef d'orchestre italien vivant s'est vite retrouvé, malgré sa réputation, devant une situation qui n'est pas sans rappeler quelques passages du film de Federico Fellini, *Répétition d'orchestre* (*Prova d'orchestra*, 1979). Avec 534 employés, 29 millions d'euros de dettes et des syndicats arc-boutés sur des contrats obsolètes, l'Opéra de Rome illustre parfaitement les problèmes des 14 fondations lyriques italiennes qui, ensemble, cumulent 353 millions de pertes, alors que les subventions publiques se sont élevées à 184 millions d'euros en 2013.

Avec la venue de Riccardo Muti, qui reste directeur de l'orchestre symphonique de Chicago, les maires de la ville éternelle – Gianni Alemanno, de 2008 à 2013, puis Ignazio Marino – pensaient tenir l'atout maître pour ramener Romains et sponsors au théâtre Costanzi, et imposer les réformes nécessaires pour assurer sa survie financière.

La première partie de sa mission a été un succès. Très concurrencé par l'Académie Sainte-Cécile, l'Opéra de Rome a retrouvé un public (notamment dans les mois d'été, lors des représentations dans les thermes de Caracalla) et

un peu de notoriété. Mais la seconde partie de sa mission est un demi-échec.

La restructuration interne (départ en retraite d'une soixantaine d'employés, représentations plus fréquentes), contrepartie à une subvention publique pérenne de 20 millions d'euros par an, a été durement contestée. Riccardo Muti s'est trouvé à plusieurs reprises à devoir faire face dans sa loge à la colère de quelques représentants syndicaux menaçant d'interrompre les spectacles et brandissant le contrat national des musiciens selon lequel ceux-ci ne peuvent travailler plus de vingt-huit heures par semaine...

Epreuve de force

Résultat de cette mauvaise humeur : lors de la tournée de l'orchestre au Japon, aux mois de mai et juin, il manquait une vingtaine de titulaires, dont le premier violon, qui se sont fait porter pâles en signe de protestation. Pis : cet été, la représentation de *La Bohème* aux thermes de Caracalla s'est déroulée sans orchestre du tout. Seul un pianiste de bonne volonté s'est laissé convaincre d'accompagner les voix de Rodolfo et Mimì.

Pourtant, l'horizon semblait vouloir se dégager. Vendredi 19 septembre, le « plan de sauvetage » a été approuvé par référendum. Mais les syndicats CGIL et Fials Cisa, qui représentent 25 % des employés, ont remis en cause le résultat et se sont dits prêts « à toutes les actions nécessaires », y compris de nouvelles grèves. Riccardo Muti, qui se trouvait alors à Chicago, a fait savoir immédiatement qu'il n'était pas prêt à une nouvelle épreuve de force.

Il est peu probable que, à 73 ans, le chef revienne sur sa décision. Déjà démissionnaire en 2005 de la Scala de Milan, il souhaite, du moins pour ce qui concerne l'Italie, se concentrer sur son travail avec les jeunes de l'Orchestre Cherubini, dont il est le fondateur.

En attendant, il faut d'urgence trouver un nouveau chef pour diriger *Aida* en novembre et *Les Noces de Figaro* en mai 2015. Un homme à poigne ? ■

PHILIPPE RIDET

PATRIMOINE

La Commission du Vieux Paris a enfin un président

Anne Hidalgo a confié la présidence de la Commission du Vieux Paris (CCVP) à Bernard Gaudillère. Cet énarque a été le directeur de cabinet de Jacques Delors et le chargé des finances dans l'équipe de campagne de la maire. Les missions de la Commission, élargies, lui permettraient d'étudier les grands projets patrimoniaux et d'être consulté en amont et non plus après que les dossiers sont bouclés. Une avancée qui rassure Pierre Housseaux, prési-

Voyage La ville marocaine, haut lieu international de la scène artistique entre 1950 et 1970, trouve un second souffle. Une exposition à Paris est consacrée à la « Dream City »

Tanger, la renaissance

Tanger

Place du Grand Socco, c'est le Tanger mythique des années 1950 aux années 1970 que l'on cherche, celui où l'écrivain américain Paul Bowles recevait ses amis Tennessee Williams, Truman Capote, les Beatniks, Allen Ginsberg ou Williams Burroughs... Pour cela, il faut emprunter la porte du souk, se glisser dans les ruelles de la médina entre les vendeurs de CD copiés du rappeur conservateur Muslim et les étals d'huile d'argan.

Ce Tanger « Dream City », comme l'appelait Bowles, on le retrouve à la terrasse d'un café du Petit Socco, notamment le Tingis, quand vers 13 heures, quelques auteurs européens ou américains viennent chercher l'inspiration au milieu des migrants subsahariens et des habitués marocains.

Au café Baba, dans la médina, on peut contempler la guitare de Keith Richards

Ceux qui fantasment sur le Tanger des Rolling Stones enregistrant *Continental Drift* dans un vieux palace de la casbah avec les maîtres de Joujouka, petit hameau à deux heures de route, pourront le visiter en compagnie du fils du propriétaire. Cette bâtisse qui s'élève sur plusieurs étages, envahie par la végétation, se situe à côté de la prison sur les hauteurs de la casbah. Le dernier étage offre une vue imprenable sur les toits de la ville aux murs blancs, où les femmes tendent leur linge multicolore.

Au café Baba, dans une des rues de la médina, on peut contempler la guitare de Keith Richards accrochée au mur. Mais ceux qui viennent à Tanger juste pour réaliser leurs fantasmes de hippies nostalgiques passeront non seulement pour des ringards auprès de la population locale mais surtout rateront l'essentiel : le bouillonnement artistique de cette ville, laissée à l'abandon sous le règne d' Hassan II, mais qui revit depuis quelques années.

Du 25 au 28 septembre, les Parisiens pourront se faire une idée de l'atmosphère de la ville en parcourant, à la Gaité-Lyrique, l'exposition « Tanger, Tanger ». Originaire de Sète, Vincent Cavaroc, un des deux programmeurs de l'exposition, a vu, toute son enfance, partir le ferry pour Tanger, deux fois par semaine. Lui aussi fantasma : « *Le grand Tanger, le Tanger international, le Tanger des artistes, s'embarque-t-il. Avec Vincent Cavary, organisateur du festival de musiques électroniques, les Nuits sonores à Lyon*



Installée dans les locaux du cinéma Rif, la cinémathèque de Tanger promeut des films d'auteur.

OLIVIER THOMAS/DIVERGENCE

et à Tanger, nous avons senti que l'heure était à la reprise après des années de déclin. Inviter cette ville à la Gaité-Lyrique était une manière pour nous d'organiser une programmation un peu avant l'explosion artistique. »

Dans une des ruelles du souk, le Français Olivier Conil a ouvert une nouvelle galerie en avril pour exposer les artistes marocains avec qui il travaille depuis une dizaine d'années : « *Les visiteurs ont toujours besoin de vérifier que le Tanger des années 1950 a survécu à Paul Bowles, analyse le galeriste. Mais Tanger, maintenant, c'est une jeunesse qui joue de la musique, expose sa peinture. Ce ne sont plus seulement les Européens qui apportent leur touche artistique à Tanger mais la jeunesse marocaine et les migrants.* »

Parmi ces artistes, il y a Aroudou, un clandestin venu du nord du Mali qui comptait traverser le détroit illégalement mais qu'Olivier Conil a persuadé de rester travailler à Tanger. Grâce à une technique ancestrale, il compose des tableaux d'une modernité époustouflante avec du sable, de la colle et du piment. La jeune illustratrice marocaine, Znb, de son vrai nom Zneb Ben Jelloun, n'en finit plus, elle, de dessiner sa ville qui ne cesse de s'étendre, en multipliant les panneaux signalétiques, les enseignes.

A la librairie des Colonnes où

l'on trouve tous les auteurs marocains, le dramaturge Zoubair Ben Bouchta peste contre le manque de politique culturelle de l'Etat marocain : « *En cinquante ans, la population de Tanger a été multipliée par dix mais il y a dix fois moins de théâtres, de lieux de spectacles, de salles de cinéma... Ces dernières années, l'Etat a donné beaucoup d'argent à la production cinématographique. Le cinéma est très présent, bien présenté, mais le problème, c'est le tissu, l'infrastructure culturelle. A Tanger, par exemple.* »

La cinémathèque, place du Grand Socco, fait figure de résistante en proposant des films d'auteur comme *Traitors*, de Sean Gullette, où une punkette s'improvise passeuse de drogue.

Dans la rue de la Plage, vers le marché couvert des poissonniers, un unique théâtre, celui de l'association Darna. Celle-ci propose, entre autres, un refuge aux enfants des rues, des formations aux femmes en difficulté. Là, après un escalier, le passant peut assister aux répétitions de la compagnie des jeunes adultes de Darna que dirige Eric Valentin. Arrivé à Tanger pour réaliser un documentaire sur la ville voisine de Larache où se trouve la tombe de Jean Genet, le jeune comédien et metteur en scène parisien n'a finalement jamais fait son film mais a été conquis par le lieu : « *Je ne suis jamais reparti.* » Le mythe de Tanger est encore vivant. ■

STÉPHANIE BINET

ARTS ET VIE
VOYAGES CULTURELS

